

Allen Guttmann

Amères victoires

Les sportifs noirs et le rêve américain de mobilité sociale
Traduit de l'anglais par Dominique Blanc

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Allen Guttmann, « Amères victoires », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2842.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme

<http://terrain.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2842.html>

Document généré automatiquement le 03 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Allen Guttman

Amères victoires

Les sportifs noirs et le rêve américain de mobilité sociale

Traduit de l'anglais par Dominique Blanc

Pagination originale : p. 25-36



- 1 Aux Etats-unis, l'histoire du sportif noir est généralement présentée sous la forme d'un récit en trois parties : l'exclusion, la lutte et l'intégration¹. Après une longue période de discrimination au cours de laquelle les Afro-Américains furent plus ou moins exclus des sports amateurs et professionnels, un temps de protestation est venu, bref mais intense, qui n'a pas abouti à une simple intégration raciale mais à une *sur*représentation des sportifs noirs dans la pratique du base-ball, du basket, du football américain et de nombreux autres sports. Il y a, malheureusement, une suite à cette belle histoire. Les fruits de la victoire ont fini par perdre un peu de leur saveur quand Harry Edwards, Arthur Ashe et nombre d'autres militants noirs réalisèrent que les ouvertures fabuleuses dont avaient profité O. J. Simpson, Muhammad Ali, Michael Jordan et une petite centaine d'autres Afro-Américains avaient eu des conséquences catastrophiques pour des centaines de milliers de jeunes Noirs moins talentueux².

Exclusion

- 2 Le premier sportif américain qui ait acquis une célébrité internationale était un boxeur noir, un ancien esclave nommé Tom Molyneux. Il s'embarqua pour l'Angleterre en 1810 et disputa par deux fois le titre de champion de Grande-Bretagne à Tom Cribb. Il perdit le premier match à cause d'une décision injuste, et le second, un an plus tard, parce qu'il avait ingurgité beaucoup trop de bière, de viande de bœuf et de *Yorkshire pudding*. Soixante-cinq ans plus tard, le premier vainqueur de la plus prestigieuse course de chevaux américaine, le Kentucky Derby, était un jockey noir, Oliver Lewis. Ce jour-là, nous sommes en 1875, quatorze des quinze cavaliers étaient noirs. Alors que la boxe, les courses de chevaux et d'autres sports prenaient une place de plus en plus importante dans la société américaine, la tristement célèbre *color line* était tracée. Elle privait les Afro-Américains de toute chance d'entrer en compétition avec les Euro-Américains.
- 3 La boxe, vers le milieu du siècle, devint une spécialité quasiment réservée aux Américains d'origine irlandaise. Le base-ball, dont l'invention date de 1845, était un sport ethniquement

plus ouvert, mais les joueurs noirs n'y étaient pas les bienvenus. En 1867, l'Association nationale des joueurs de base-ball émit un vote excluant « tout club qui comprendrait une ou plusieurs personnes de couleur³ » (cité par Peterson 1970 : 16-17). John W. « Bud » Fowler et Moses Fleetwood Walker firent brièvement carrière au sein d'équipes de seconde division, mais la Ligue nationale (1876) et la Ligue américaine (1901) demeurèrent « blanches comme neige » jusqu'au 15 avril 1947, jour où Jackie Robinson entra sur le terrain pour y manier la batte en faveur des Brooklyn Dodgers. De nombreux joueurs de base-ball noirs, manifestement doués, comme James « Cool Papa » Bell, Josh Gibson, Judy Johnson et Buck Leonard, devinrent des vedettes au sein de la Negro National League (Ligue nationale nègre, créée en 1920), mais ils n'eurent jamais la moindre chance de se mesurer officiellement à leurs pairs des ligues de première division. L'adverbe « officiellement » est ici important : au cours de nombreuses rencontres d'arrière-saison, les joueurs noirs se montraient finalement les égaux de leurs homologues blancs. Bien que quelques sportifs noirs, comme Paul Robeson et Fritz Pollard, aient pu jouer dans le Nord pour des universités de premier cycle (*colleges*) ou de cycles supérieurs (*universities*) et des équipes professionnelles, les dirigeants de la Ligue nationale de football (1920) ont généralement adopté les mêmes mesures discriminatoires et la même rhétorique hypocrite que les dirigeants des équipes professionnelles de base-ball (Smith 1979, Carroll 1992). La réponse habituelle des dirigeants aux critiques publiques consistait à affirmer que les joueurs noirs de base-ball et de football n'étaient tout simplement pas assez bons pour les compétitions de première division.

Intégration

- 4 La première brèche significative dans la barrière raciale fut ouverte en 1908 quand Jack Johnson, un boxeur de Galveston, Texas, génial et effronté, arracha le titre de champion du monde des poids lourds à un malheureux Canadien nommé Tommy Burns. Johnson défendit son titre avec succès deux ans plus tard contre un ancien champion, Jim Jeffries, le premier d'une longue liste de « grands espoirs blancs » malchanceux. Après la défaite de Johnson face à Jess Willard, en 1915, la barrière raciale fut rétablie. Elle dura encore vingt-deux ans, jusqu'à ce que Joe Louis ravisse le titre à James Braddock. Depuis ce jour, deux Blancs seulement – Rocky Marciano et Ingomar Johansson – sont devenus champions des poids lourds. La première grande époque des champions noirs en athlétisme se situe aussi dans les années 30, quand Louis régnait sur les rings. Jesse Owens a été incontestablement la vedette des jeux Olympiques de 1936. Les records qu'il a battus au saut en longueur, sur 100 mètres, sur 200 mètres et au relais 4 fois 100 mètres furent si spectaculaires que la presse allemande en oublia sa croyance au *Herrenvolk* (« la race des seigneurs ») et le qualifia de *Wunderathlet* (« merveilleux athlète »). (Malheureusement, l'anecdote d'Adolf Hitler tellement vexé qu'il aurait refusé de le féliciter est une invention journalistique.) Owens s'illustra si brillamment que l'on a eu tendance à oublier que bien d'autres coureurs et sauteurs noirs de classe internationale étaient présents aux « jeux Olympiques nazis ». Quarante ans passèrent avant que des champions noirs dominant à nouveau l'athlétisme comme ils le firent dans les années 30⁴.
- 5 En dépit d'une contestation politique sourde mais persistante, ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale, au cours de laquelle des soldats noirs se sont battus et sont morts au nom de la démocratie américaine, qu'une intégration pleine et entière a été menée à bien au sein du base-ball, du basket et du football. Le base-ball étant considéré alors, et peut-être encore aujourd'hui, comme « le jeu national », l'intégration de Jackie Robinson au sein de la Ligue nationale fut reçue comme un événement historique. On prêta moins d'attention à l'intégration dans la Ligue nationale de football ; elle débuta en 1946 quand les Los Angeles Rams recrutèrent Kenny Washington et Woody Strode. La Fédération nationale de basket-ball, au sein de laquelle la prédominance des Noirs est aujourd'hui une évidence, a recruté son premier joueur afro-

américain en 1950, année où Edward Cooper a revêtu l'uniforme des Boston Celtics. Le tennis et le golf n'ont jamais compté plus d'une poignée de vedettes noires, mais les raisons en sont plutôt économiques que politiques. Les familles noires ont eu moins facilement accès aux parcours de golf et aux courts de tennis, et elles ont disposé de ressources moindres pour s'offrir des équipements coûteux et des leçons particulières. Si la classe moyenne noire continue à s'accroître, Althea Gibson, Arthur Ashe et Charles Sifford cesseront d'être des exemples isolés.

6 Les universités du Nord n'ont jamais exclu les étudiants noirs de leurs programmes sportifs, à la différence des écoles du Sud (même si beaucoup d'entraîneurs nordistes laissent leurs joueurs noirs à la maison quand ils jouent contre des adversaires du Sud). En application d'une décision de la Cour suprême de 1954 (Affaire Brown contre conseil d'administration), les universités du Sud de tous niveaux ont été contraintes par la loi d'accepter des étudiants noirs et de leur permettre de participer aux compétitions sportives interuniversitaires. L'application de la loi fut loin d'être automatique. Nombre d'entraîneurs, tel le célèbre Adolph Rupp de l'université du Kentucky, refusèrent pendant des années de prendre des joueurs noirs dans leurs équipes. L'ensemble de la Ligue du Sud-Est résista jusqu'en 1966. Cependant, les entraîneurs sudistes furent parfois obligés de recruter des Afro-Américains – et bien souvent des Africains (Bale 1990) – s'ils voulaient rester compétitifs (Yetman *et al.* 1982, Marcello 1987, Martin 1993). Aujourd'hui, les établissements du Sud sont aussi frénétiquement engagés que leurs homologues du Nord dans la quête des talents noirs.

Un fruit amer

7 Tout au long de l'ère de la ségrégation raciale, il s'est toujours trouvé quelques Afro-Américains qui ont réussi à assurer leur existence grâce à leurs talents sportifs. Outre Jack Johnson, Isaac Murphy s'est envolé vers la victoire dans le Derby du Kentucky en 1884, 1889 et 1891, et Marshall W. Taylor s'est ouvert un chemin vers la gloire et la fortune, en 1899, en devenant champion du monde de cyclisme professionnel. Dans les années 20 et 30, plusieurs centaines de joueurs de base-ball sont parvenus à survivre malgré la précarité des finances de la Ligue nationale nègre.

8 Ses stupéfiantes performances aux jeux Olympiques de 1936 ne suffirent pas à garantir à Jesse Owens une carrière de professionnel dans le circuit de l'athlétisme, car un tel « circuit » n'existait pas dans le monde des amateurs. Owens abandonna le sport et tenta de se lancer dans le milieu des relations publiques, mais il n'y prospéra pas car en dépit des années passées à l'université de l'Etat de l'Ohio, il n'apprit jamais à lire et à écrire avec aisance. Son très modeste succès économique, comme la tout aussi modeste réussite de nombreux autres athlètes noirs de sa génération, n'a pas incité beaucoup de jeunes Noirs à tenter leur chance en tant que sportifs professionnels. La plupart des Afro-Américains savaient à quoi s'en tenir sur les obstacles qui leur barraient l'accès à une carrière sportive.

9 Dans les années 50 et 60, la disparition définitive de la ségrégation légale et une diminution sensible de la ségrégation économique et sociale transformèrent la société américaine et firent miroiter à des centaines de milliers de jeunes Noirs une mobilité sociale rapide grâce à leur talent athlétique. Dans les années 90, l'apparition quotidienne de superstars noires à la télévision, aussi bien dans la publicité que dans les retransmissions sportives, donne au rêve une réalité presque palpable. La conscience de la possibilité d'une mobilité sociale leur vient très tôt. Alors qu'ils sont encore au collège, des sportifs noirs de treize ans sont recrutés par des entraîneurs de lycée. Devenus lycéens, vers dix-sept ans, ils sont assiégés par les entraîneurs du premier cycle universitaire qui leur écrivent, leur téléphonent, assistent aux rencontres, visitent leurs familles et leur promettent la gloire télévisée des joueurs vedettes destinés à devenir des champions nationaux. Parmi les incitations non négligeables, il y a la perspective d'une carrière au sein de la Fédération nationale de basket-ball, la Ligue nationale de football, ou, plus rarement, en première division de base-ball. Il n'est pas du tout exceptionnel pour

un sportif lycéen fonctionnellement illettré et ayant des difficultés en calcul de recevoir une centaine de propositions de bourse émanant d'établissements d'enseignement supérieur.

10 Quelques sportifs noirs ont réalisé leur rêve, mais beaucoup d'autres ont échoué. Pour chaque Reggie Jackson ou Michael Jordan, il y a eu, sans exagération, des centaines de milliers de Noirs ambitieux qui ont joué et perdu leur jeunesse en pariant sur leurs chances infimes d'accéder à une carrière de sportif professionnel. En effet, un pour dix mille est une estimation prudente de la relation entre le nombre de places disponibles dans le base-ball, le basket et le football professionnels et le nombre de sportifs noirs dans les lycées. Pour ceux qui participent aux rencontres interuniversitaires, la probabilité de jouer pour les New York Yankees, les Boston Celtics ou les Los Angeles Rams est considérablement augmentée, mais le pari est loin d'être une bonne affaire. Harry Edwards a calculé en 1988 qu'exactlyement 1,6 % des Noirs engagés dans les compétitions universitaires de base-ball, de basket et de football avaient une chance de passer professionnels – et la carrière moyenne du petit nombre qui y parvient s'étend sur moins de quatre années (Siegel 1994, Edwards 1985)⁴. Les chances d'un étudiant en droit qui veut accéder à la Cour suprême des Etats-Unis sont un peu plus importantes, et celui qui n'atteint pas ce noble but trouve toujours un emploi, plus ou moins honorable, dans un cabinet juridique où il peut jouir du prestige et des considérables gratifications économiques que lui apporte une profession surpayée. Les arrières dont la Ligue nationale de football ne veut pas n'ont nul autre endroit où aller. Les joueurs rejetés par la Fédération nationale de basket-ball ont des possibilités à l'étranger, mais les fédérations européennes ne peuvent absorber plus d'une petite centaine, au maximum, des milliers de licenciés – ou de non-licenciés – qui sortent des premiers cycles des universités américaines.

11 La Fédération nationale de basket-ball et la Ligue nationale de football considérant toutes les deux les universités comme leurs secondes divisions, la boxe reste manifestement le seul choix sportif offert à ceux qui ont quitté le lycée avant le bac. Se voyant déjà comme les futurs Muhammad Ali, ils vont s'entraîner au gymnase du coin et découvrent, des années plus tard, qu'ils ne partagent avec leur héros qu'une seule chose : des fonctions cérébrales endommagées. Seuls les plus désespérés s'élancent sur le ring, comptant du même coup s'élanter hors du ghetto⁵. Ceux qui restent au lycée espèrent que leurs performances sportives attireront l'attention d'un entraîneur universitaire qui leur promettra une « partie gratuite », c'est-à-dire inscription, logement, repas et de l'argent pour les livres de classe.

Le grand mirage

12 L'attention des entraîneurs n'est pas difficile à attirer. Guidés par la fierté et la menace du chômage, les entraîneurs universitaires se lancent à la poursuite de talentueux sportifs lycéens comme chasseurs en safari. Leur frénétique campagne nationale de recrutement d'un lycéen joueur de football et scolairement marginalisé de Philadelphie, Mississippi, a été brillamment filmée par Willie Morris en 1983 dans *The Courtship of Marcus Dupree (La Cour faite à Marcus Dupree)*. Le scénario atteint son apogée quand Dupree choisit l'université d'Oklahoma, l'établissement qui a envoyé un jet privé le chercher pour une visite du campus. Il réussit tout juste à passer la première année, reçoit une récompense « pour excellence en études et en sports » (Morris 1983 : 444) et quitte l'école (Looney 1983 : 32-39).

13 L'absence de compétences scolaires chez Dupree n'était pas vraiment exceptionnelle. Chris Washburn obtint un pathétique 470 au test SAT⁶ et n'en reçut pas moins des offres de bourse de la part de 150 établissements universitaires. Il choisit de jouer au basket-ball pour l'université d'Etat de la Caroline du Nord (Starley Eitzen et Purdy 1986). La Fédération nationale de sport universitaire⁷ fit un effort pour relever les normes. Des réformes furent votées. L'une d'entre elles, la « proposition 48⁸ », entra en vigueur en 1986. Depuis lors, les obstacles rencontrés par les sportifs lycéens noirs issus du Sud rural et des ghettos urbains sont devenus beaucoup plus importants⁹. En réalité, comme l'a montré Darcy Frey en 1994 dans *The Last Shot (Le Dernier*

Tir), ils peuvent se révéler insurmontables. Le livre de Frey décrit de manière touchante quatre joueurs de basket-ball du lycée Abraham Lincoln de Coney Island. Sa présentation du choix qui s'offre à eux est implacable : « Pour dire les choses simplement, à Coney Island il y a du basket-ball, et quand ça ne marche pas, il y a de la drogue » (Frey 1994 : 172). A propos des terrains où les garçons s'entraînent, Frey note que « même les dealers et les voyous s'interdisent de les saccager parce qu'à Coney Island la possibilité de s'élever grâce au basket-ball – dans ce cas, grâce à une bourse de quatre ans pour un premier cycle universitaire de première division – est un article de foi ». Dans la majorité des cas, cependant, la foi débouche sur la désillusion, car la plupart des garçons sont trop peu préparés à atteindre les 700 points du test SAT. Peu importe que ces sportifs étudient assidûment ou qu'ils soient fortement épaulés pendant leur année terminale, les lacunes dans leur formation de base sont trop énormes pour être comblées. Et pourtant, si l'on en croit un rapport publié en 1988, « les sportifs étudiants avec un score au SAT inférieur à 700 ressentaient probablement plus intensément la pression des recruteurs que le groupe de ceux qui avaient dépassé les 700 points » (Center... 1988 : 19).

14 Qu'en est-il des sportifs lycéens n'atteignant pas un score suffisant au SAT pour prétendre à une bourse universitaire de quatre ans ? Leur engagement, leur autodiscipline, leur gloire locale les aident-ils, finalement, à trouver un travail intéressant quand ils quittent le lycée ? Apparemment pas. S'appuyant sur une étude longitudinale portant sur plus de quatorze mille lycéens, un trio de sociologues conclut : « Contrairement à la croyance populaire, l'engagement dans le sport lycéen n'a pas exercé d'influence positive sur la réussite ou les aspirations des minorités qui sont entrées sur le marché du travail au cours des quatre années suivant leur scolarité dans un lycée » (Sabo *et al.* 1993)¹⁰.

15 Qu'en est-il alors des sportifs noirs qui surmontent leur handicap scolaire ? Qu'en est-il de ceux qui non seulement obtiennent leur bac mais de plus reçoivent une bourse de quatre années pour une université de première division NCAA (Fédération nationale du sport universitaire)¹¹ ? Ils subissent rarement le genre de discrimination flagrante contre laquelle, une génération plus tôt, s'élevait un militant radical comme Harry Edwards (Olsen 1968, Edwards 1969). Le problème est justement qu'ils sont devenus, le terme convient parfaitement, des professionnels. Le centre de gravité de leur vie se trouve du côté du complexe sportif de pointe de leur université plutôt que du côté des salles de cours plus ou moins sous-équipées. De plus, ce sont des professionnels dont les compétences, qui peuvent rapporter des millions de dollars à leur université, sont achetées à bas prix. Le mythe du sport amateur date du siècle dernier, il est aujourd'hui abandonné par le Comité international olympique lui-même, mais il sert encore à préserver les départements de sport des universités des contrôles financiers. Bien que des critiques aient attiré l'attention sur l'exploitation éhontée des sportifs noirs dans les universités – ils reçoivent une infime fraction des millions de dollars générés par la vente des billets et des droits télévisuels –, les défenseurs du système argumentent en soulignant que les sportifs boursiers encaissent les bénéfices incalculables d'une formation universitaire et la garantie correspondante d'une mobilité sociale (Leonard 1986).

Le mythe de l'amateurisme universitaire

16 Si les boursiers noirs qui fréquentent les universités américaines obtenaient une licence leur permettant de poursuivre des carrières professionnelles intéressantes *en dehors* du monde du sport, je serais d'accord. Je serais même prêt à nuancer ma plainte habituelle contre la proéminence obscène du sport interuniversitaire sur les campus américains¹². Mais le cœur du problème réside dans le fait que des sportifs fonctionnellement illettrés et inaptes au calcul ne peuvent pas s'épanouir dans un environnement exigeant d'eux des compétences qu'ils n'ont jamais acquises. La situation à l'université Tulane de La Nouvelle-Orléans est typique. Dans une étude publiée en 1988, D. Stanley Eitzen remarque que la moyenne GPA¹³ pour l'ensemble des étudiants était de 2,73, pour l'ensemble des sportifs de 2,3, et pour les joueurs

noirs de football et de basket de 1,62 (Stanley Eitzen 1987-1988). L'une des recherches les plus exhaustives a été conduite par l'American Institute of Research. Dans 42 universités de première division NCAA, le sportif noir moyen a atteint 740 points au test SAT et sa moyenne GPA est de 2,16 (dans les établissements à majorité blanche) ou de 2,21 (dans les établissements à majorité noire) (Center... 1989 : 16, 43). Une étude ultérieure de ces 42 établissements a enregistré un résultat au test SAT de 753 et une moyenne GPA de 2,24 (Sellers 1993). La plupart des Afro-Américains qui jouent au football et au basket-ball pour les établissements de première division de la NCAA épuisent leur temps d'admissibilité avant d'avoir acquis leurs diplômes. Si l'on en croit l'étude réalisée par la fédération elle-même sur un échantillon de 3 288 sportifs de 85 établissements de première division, le taux d'accès au diplôme pour les sportifs blancs est de 52,3 %, pour les sportifs noirs il est de 26,6 % (Sellers 1993, cf. Taylor et Smith 1991). En d'autres termes, près des trois quarts d'entre eux quittent le campus sans aucun diplôme.

17 Le problème n'est pas un manque de motivation de la part des sportifs noirs. Un extraordinaire documentaire intitulé *Hoop Dreams (Rêves de « paniers »*, 1994) raconte l'histoire vraie de deux jeunes Noirs qui ont pour ambition de rejoindre Michael Jordan et les autres vedettes de la Fédération nationale de basket-ball. Des années d'efforts prodigieux les ont conduits du ghetto à l'université, mais le rêve s'est transformé en cauchemar quand ils ont réalisé qu'ils n'étaient tout simplement pas assez bons pour jouer avec les meilleurs.

18 *Backboards and Blackboards (Panneaux et tableaux)*, une étude des carrières universitaires de plusieurs joueurs de basket-ball, est une analyse moins dramatique mais finalement plus pénétrante d'une mobilité en échec. Patricia et Peter Adler, grâce aux techniques de l'observation participante et au cadre théorique de l'interactionnisme symbolique, décrivent minutieusement le noir revers de l'ambition naïve. Ils ont suivi la carrière – au cours des premières années universitaires – d'un groupe de basketteurs blancs et noirs dans un établissement de première division de la NCAA. Ces sportifs talentueux étaient convaincus comme un seul homme, en arrivant sur le campus, qu'ils atteindraient leurs trois buts principaux. Evidemment, ils rêvaient d'apparaître à la télévision nationale. C'est plus ou moins une obligation pour celui qui espère intégrer la Fédération de basket NBA (et 45 % d'entre eux l'espéraient). Evidemment, ils voulaient avoir une vie sociale excitante – n'avaient-ils pas été confortés en ce sens par les séduisantes jeunes filles qui les avaient escortés partout alors qu'ils visitaient le campus un an plus tôt ? Et puis, évidemment, ils étudieraient beaucoup et obtiendraient leur licence, l'entraîneur n'avait-il pas insisté sur le fait que *son* programme faisait passer l'éducation avant tout ? Et il paraissait sincère : « Je ne voudrais pas aller dans un fast-food de Kentucky Fried Chicken, avait-il insisté, et y voir travailler mes anciens joueurs de basket » (Adler et Adler 1991 : 129).

19 La désillusion s'est installée vers le milieu du premier semestre. Les programmes scolaires des sportifs ont été établis par les entraîneurs. « Ils ne m'ont même pas demandé ce que je voulais », se plaint l'un des joueurs (*ibid.* : 67). Une matière principale exigeante était impossible à suivre parce qu'il fallait sauter des cours difficiles, en particulier ceux qui avaient lieu l'après-midi, et manquer les séances de laboratoire en sciences naturelles, par exemple. Les après-midi devaient en effet être réservés à la pratique du basket. Quand un joueur demandait à être dispensé d'entraînement pour aller à la bibliothèque travailler sur un texte difficile, sa demande était refusée. Même les cours prétendument faciles s'avéraient en fait ardues, spécialement quand les joueurs rentrés tard d'une rencontre à l'extérieur n'arrivaient pas à se lever à temps pour assister aux séances. Les joueurs étaient bien aussi populaires socialement qu'ils l'avaient espéré, mais il était impossible à beaucoup d'entre eux de passer du temps dans les soirées quand leur entraîneur exigeait leur présence à l'une de ces nocturnes « séances de crâne » (*skull sessions*) où l'on discutait de tactique et de stratégie. En résumé, les joueurs souffraient de ce que les Adler nomment « un engloutissement dans le rôle ». Ils en concluent que « ces

individus trouvaient écrasantes les exigences et les récompenses du rôle de sportif et ils ont été engloutis par lui... Ils se sont complètement immergés dans leur rôle de sportif et ont négligé ou abandonné leurs identités contenues dans... d'autres rôles » (Adler et Adler 1991 : 27). Longtemps avant que les joueurs aient épuisé leurs années d'admissibilité, les ambitions naïves ont laissé place au cynisme. Un groupe d'enfants du ghetto, de gars des rues, jouant eux-mêmes les « sal' neg », se sont simplement débarrassés de l'illusion qu'ils étaient des étudiants. Ils ont continué à travailler dur pour le basket-ball car « la démonstration sur le terrain de leurs prouesses physiques contribuait à l'affirmation de leur virilité, tout comme leurs conquêtes sexuelles et l'usage de drogue » (*ibid.* : 33). Comme l'un d'eux le faisait remarquer : « J'vois pas d'raison d'continuer d'aller en cours, c'est ma dernière année » (*ibid.* : 189). Aucun de ceux qui étaient placés dans la catégorie « classe inférieure » n'a eu son diplôme. Aucun membre de l'équipe, qu'il soit blanc ou noir, n'a intégré la NBA.

20 Nul ne sera surpris qu'un grand nombre de sportifs universitaires afro-américains cyniquement désillusionnés aient opté pour un comportement criminel, que ce soit l'acceptation de pots-de-
vin, le vol à l'étalage, la vente de drogue ou l'agression sexuelle (Underwood 1984, Looney
1985a et 1985b, Kirshenbaum 1989, Telander et Sullivan 1989, Golenback 1989, Steptoe
et Swift 1994). Bien qu'il ne soit pas très « politiquement correct » d'évoquer le problème,
les sportifs noirs ont contribué plus souvent qu'à leur tour à la délinquance sur les campus.
Certains viols et certaines agressions peuvent être attribués à un sentiment de privilège chez
des sportifs de talent, au sentiment de pouvoir échapper aux règles applicables aux pauvres
binoclards. C'est là une réponse compréhensible, sinon excusable, à un sentiment d'aliénation
et de désespoir. Le prodige ne réside pas dans le fait que tant de basketteurs et de footballeurs
noirs soient violents mais plutôt dans le fait que la plupart se conduisent correctement.

21 Le mythe américain de la mobilité sociale n'étant pas complètement faux, certains réussissent,
malgré les obstacles, à obtenir leur diplôme et à entrer dans la classe moyenne. Si leur succès
était la règle plutôt que l'exception, il y aurait de quoi se réjouir, mais – pour en revenir aux
statistiques implacables déjà citées – les sportifs noirs que leurs prouesses physiques rendent
aptes à échapper au ghetto sont une infime fraction de ceux qui gâchent des années de leur
vie à la poursuite d'un but unique qui se révèle être un mirage. En 1985, Harry Edwards,
qui était et est toujours un militant noir de premier plan, écrivait que « le sport universitaire
est aujourd'hui empêtré dans un borbier apparemment en expansion de choix mal orientés,
d'exploitation, de corruption, de commercialisation et même de criminalité » (Edwards 1985 :
3). En 1995, la situation est encore pire.

Bibliographie

Adler A. et **P. Adler**, 1991. *Backboards and Blackboards : College Athletes and Role Engulfment*, New York, Columbia University Press.

Andre J. et **D. N. James** (eds), 1991. *Rethinking College Athletics*, Philadelphia, Temple University Press.

Ashe A., 1988. *A Hard Road to Glory*, New York, Warner Communications.

Bailey W. S. et **T. D. Littleton**, 1991. *Athletics and Academe*, New York, Collier-Macmillan.

Baker W. J., 1986. *Jesse Owens : An American Life*, New York, Free Press.

Bale J., 1990. *The Brawn Drain*, Urbana, University of Illinois Press.

Carroll J. M., 1992. *Fritz Pollard*, Urbana, University of Illinois Press.

Center for the Study of Athletics – American Institutes of Research, 1988. *Report N° 1 : Summary Results from the 1987-1988 National Survey of Intercollegiate Athletics*, Palo Alto, American Institute of Research.

1989. *Report N° 3 : The Experiences of Black Intercollegiate Athletes at NCAA Division I Institutions*, Palo Alto, American Institutes of Research.
- Dealy F. X. Jr.**, 1990. *Win at Any Cost*, New York, Carol Publishing Group.
- Edwards H.**, 1969. *The Revolt of the Black Athlete*, New York, Free Press.
1984. « The collegiate athletic arms race : origins and implications of the "rule 48" controversy », *Journal of Sport and Social Issues*, 8 : 1, Winter-Spring, pp. 4-22.
1985. « Beyond symptoms », *Journal of Sport and Social Issues*, 9 : 2, Summer-Fall, pp. 3-13.
- Frey D.**, 1994. *The Last Shot*, Boston, Houghton Mifflin.
- Funk G. D.**, 1991. *Major Violations : The Unbalanced Priorities in Athletics and Academics*, Champaign, Leisure Press.
- Golenback P.**, 1989. *Personal Fouls*, New York, Carroll and Graff.
- Guttman A.**, 1991. *Women's Sports : A History*, New York, Columbia University Press.
- Kirshenbaum J.**, 1989. « An American disgrace », *Sports Illustrated*, 70, 27 février, pp. 16-19.
- Leonard W. M. H.**, 1986. « The sports experience of the Black college athlete », *International Review of Sport Sociology*, 3 : 1, pp. 35-47.
- Looney D. S.**, 1983. « New Philadelphia story », *Sports Illustrated*, 58, 20 juin, pp. 32-39.
- 1985a. « Big trouble at Tulane », *Sports Illustrated*, 52, 8 avril, pp. 36-39.
- 1985b. « All I want is to be happy », *Sports Illustrated*, 52, 22 avril, pp. 36-43.
- McMillan T.** et **P. Coggins**, 1992. *Out of Bounds*, New York, Simon and Schuster.
- Marcello R. E.**, 1987. « The integration of inter collegiate athletics in Texas », *Journal of Sport History*, 14 : 3, Winter, pp. 286-316.
- Martin C. H.**, 1993. « Jim Crow in the gymnasium : the integration of college basketball in the American South », *International Journal of the History of Sports*, 10 : 1, avril, pp. 68-86.
- Miracle A. W. Jr.** et **C. R. Rees**, 1994. *Lessons of the Locker Room*, Amherst, New York, Prometheus.
- Morris W.**, 1983. *The Courtship of Marcus Dupree*, Garden City, Doubleday.
- Olsen J.**, 1968. *The Black Athlete, a Shameful Story*, New York, Time Inc.
- Peterson R. W.**, 1970. *Only the Ball Was White*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.
- Plummer W.**, 1989. *Buttercups and Strong Boys*, New York, Viking.
- Sabo D.**, **Melnick M. J.** et **B. E. Vanfossen**, 1993. « High school athletic participation and postsecondary educational and occupational mobility », *Sociology of Sport Journal*, 10 : 1, mars, pp. 44-56.
- Sack A.**, 1984. « Proposition 48 : a masterpiece of public relations », *Journal of Sport and Social Issues*, Winter-Spring, pp. 1-3.
- Sellers R. M.**, 1993. « Black students-athletes : reaping the benefits of recovering from the exploitation », *Racism in College Athletics*, in Brooks D. et R. Althouse (eds), Morgantown, West Virginia, Fitness Information Technology.
- Siegel D.**, 1994. « Higher education and the plight of the black male athlete », *Journal of the Sport and Social Issues*, 18 : 3, août.
- Smith R. A.**, 1979. « The Paul Robeson-Jackie Robinson saga and a political collision », *Journal of Sport History*, 6 : 2, Summer, pp. 5-27.
- Sperber M.**, 1990. *College Sports, Inc. : The Athletic Department versus the University*, New York, Henry Holt.
- Stanley Eitzen D.**, 1987-1988. « The educational experience of intercollegiate student-athletes », *Journal of Sport and Social Issues*, 11 : 1-2, Fall-Winter, pp. 15-30.
- Stanley Eitzen D.** et **D. Purdy**, 1986. « The academic preparation and achievement of black and white wollegiate athletes », *Journal of Sports and Social Issues*, 10 : 1, Winter-Spring, pp. 6-14.
- Steinkamp E.**, 1976. *Sport und Rasse*, Ahrensburg, Czwalina.

- Stephoe S.** et **E. M. Swift**, 1994. « Anatomy of a scandal », *Sports Illustrated*, 80, 16 mai, pp. 18-28.
- Taylor P.** et **S. Smith**, 1991, « Exploitation or opportunity ? », *Sports Illustrated*, 75 : 7, 12 août, pp. 52-55.
- Telander R.** et **R. Sullivan**, 1989. « You reap what you saw », *Sports Illustrated*, 70, 27 février, pp. 20-31.
- Thelin J. R.**, 1994. *Games Colleges Play : Scandal and Reform in Intercollegiate Athletics*, Baltimore, John Hopkins University Press.
- Underwood J.**, 1984. *Spoiled Sport*, Boston, Little Brown.
- Wacquant L. J. D.**, 1989. « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 80, pp. 33-67.
1991. « Busy Louis au Golden Gloves », *Gulliver*, n° 6, pp. 12-33.
1992. « The social logic of boxing in Black Chicago », *Sociology of Sport Journal*, 9 : 3, septembre, pp. 221-252.
- Winbush R. A.**, 1987-1988. « The furious passage of the African-American intercollegiate athletes », *Journal of Sport and Social Issues*, 11 : 1-2, Fall-Winter, pp. 97-103.
- Wolff A.** et **A. Keteyian**, 1990. *Raw Recruits*, New York, Pocket Books.
- Yetman N. S.**, **Berghorn F. J.** et **F. R. Jr. Thomas**, 1982. « Racial participation and integration in intercollegiate basketball, 1958-1980 », *Journal of Sport Behavior*, 5 : 1, mars, pp. 44-56.

Notes

1Ce récit n'a malheureusement jamais été correctement raconté. Les trois volumes de *A Hard Road to Glory* d'Arthur Ashe (1988) composent un recueil de faits saisis hors de leur contexte. *Le Sport und Rasse* d'Egon Steinkamp (1976), qui resitue bien les sports afro-américains dans leur environnement social, n'a jamais été traduit et se trouve maintenant un peu daté.

2Les jeunes filles noires tentant rarement de réussir une ascension sociale grâce au sport, je me suis limité dans cette étude à l'expérience des jeunes garçons. La question des sportives noires est traitée dans mon ouvrage *Women's Sports : A History* (1991).

3Sur Jesse Owens, voir Baker (1986).

4Le pari est encore plus risqué pour des sportifs blancs, mais ils sont beaucoup plus réalistes sur leurs chances de succès. La probabilité est bien plus importante pour eux que pour les sportifs universitaires noirs qu'ils puissent se préparer à faire carrière hors du sport professionnel.

5On trouve les études les plus pénétrantes sur les apprentis boxeurs noirs dans le livre de Plummer (1989) et les trois articles de Wacquant (1989, 1991, 1992).

6Le SAT, ou *Standardized Aptitude Test*, comprend un volet oral et un volet mathématique. Les scores possibles vont de 400 points (pour ceux qui ne parviennent pas à répondre correctement à une question simple) à 1 600 points (pour ceux dont les réponses sont exactes à 100 %).

7La National Collegiate Athletic Association, fondée en 1905, administre les activités sportives dans la plupart des établissements universitaires américains.

8La « proposition 48 » exigeait, en autres choses, qu'un lycéen de classe terminale atteigne un score de 700 points au SAT pour qu'il puisse bénéficier d'une bourse sportive.

9La plupart des sportifs qui n'atteignent pas les 700 points nécessaires étant des Afro-Américains, la majorité des entraîneurs noirs et nombre d'éducateurs noirs ont dénoncé l'orientation raciale de cette exigence. Le président Jesse N. Stone, de l'université du Sud, a traduit cyniquement cette règle par « laissez le jeune Blanc gagner au moins une fois » (cité par Winbush 1987-1988. Voir aussi Sack 1984, Edwards 1984, Sellers 1993).

10Sur les sports lycéens, voir aussi Miracle et Rees (1994).

11La première division, souvent appelée « le haut du panier », est la division où règne le plus fort esprit de compétition.

12La littérature sur le scandale du sport interuniversitaire est immense. Pour une vue d'ensemble des analyses critiques publiées ces cinq dernières années, on se reportera à Sperber (1990), Wolff et Keteyian (1990), Dealy (1990), Bailey et Littleton (1991), Funk (1991), Andre et James (1991), McMillan et Coggins (1992), Thelin (1994).

13La *Grade Point Average* (GPA) est une moyenne des notes distribuées sur une échelle en cinq points A-B-C-D-E-F, sachant que le A correspond à quatre et le F à zéro.

Pour citer cet article

Référence électronique

Allen Guttmann, « Amères victoires », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007.

URL : <http://terrain.revues.org/index2842.html>

Guttmann A., 1995, « Amères victoires. Les sportifs noirs et le rêve américain de la mobilité sociale », *Terrain*, n° 25, pp. 25-36.

À propos de l'auteur

Allen Guttmann

Amherst College. Etats-Unis

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Index géographique : Etats-Unis

Index thématique : loisirs – jeux – sports

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle